

## Konya... ville des Derviches

Ce soir, je vais vous parler de la ville de Konya qui se trouve à 685 km d'Istanbul et au centre de l'Anatolie.

Notre Fr.: Ur. nous avait déjà fait une conférence sur les Derviches tourneurs dont cette ville est le centre religieux de cette confrérie. Je ferai aussi un petit rappel à ce sujet.

### KONYA (Jconum)

Ici repose le plus grand humoriste et philosophe islamique et mystique de son époque: MEVLANA CELALEDDIN RUMI. Le complexe a été construit au XIVe siècle, et était le centre religieux de l'Ordre des Derviches Tourneurs.

### Les lieux de croyance en Turquie

L'Anatolie qui se trouve comme une péninsule en Turquie, a été durant l'histoire, l'hôte d'un nombre important de civilisations.

Nommé le vieux monde, les lieux où les trois continents se rejoignent sont l'endroit le plus important de la région. Au temps où il y avait un grand nombre de dieux dans la région, dans la logique des croyances, des temples se sont élevés et certaines places ont été vouées aux noms des dieux et déesses.

Quand, en Anatolie, les religions comprenant un seul dieux se sont répandues, les lieux de cultes se sont fixés. Les reliques et les lieux se trouvant inscrits dans les livres sacrés sont en nombre important en Anatolie. Ceux-ci nous aident à mieux comprendre et réaliser leur histoire. En fait, l'Anatolie est comme une école ouverte.

### Fondateur de l'Ordre

Rûmi, né en Tûrkestant en 1204 et mort en 1273 à Konya (Turquie), composa des opéras, fonda l'Ordre des Derviches tourneurs, écrivit traités et poèmes ; l'un des plus grands mystiques du soufisme médiéval.

Il a laissé une œuvre immense, " véritable somme de mystique " qui a toujours été méditée au cours des siècles, et qui a profondément inspiré MOHAMMED JQBAL (1873-1938), le poète national et le chef spirituel du Pakistan moderne.

### Derviches tourneurs

Pendant la période Seldjoukide, Konya fut un centre religieux, commercial et culturel de première importance. Sous le règne d'Alâeddin Keykubat (début du XIIIe siècle), elle atteignit l'apogée de sa puissance et se couvrit de monuments religieux et civils : Mosquées, Medressés (écoles coraniques), Tûrbe (mausolées) et palais.

C'est aussi au XIIIe siècle que le célèbre poète et mystique Mevlana Celâleddin Rûmi vint s'installer à Konya et y fonda l'Ordre des Mevlevis (Derviches tourneurs) dont le rayonnement s'étendit à tout l'islam. " Plusieurs chemins mènent à Dieu " disait Mevlana, " J'ai choisi celui de la danse et de la musique ".

Mevlana considérait cette danse (le Sema) comme un office liturgique, une prière, un dépassement de soi permettant de réaliser l'union suprême avec Dieu. On peut assister à cette danse chaque année en décembre à l'occasion de la fête commémorative de Mevlâna.

Ils sont vêtus de robes blanches recouvertes de capes noires et coiffés de hautes toques de feutre. Le Cheikh rentre le dernier. Ensemble, ils s'inclinent devant le Mirhab tandis qu'une lente mélodie s'élève (mélodie = chant rythmé récitatif qui accompagne la déclamation et Mithrab = niche indiquant, dans les Mosquées, la direction de la Mecque vers laquelle les musulmans doivent se tourner pour faire la prière).

Un adolescent chante à la gloire du Prophète, un très ancien poème d'Amour puis le joueur de flûte improvise une mélodie intense et claire, scandée par les timbales. Alors, Cheikh frappe le sol et les derviches s'avancent lentement, par trois fois, ils font le tour de la salle; trois tours figurant les trois étapes menant à Dieu.

La voie de la science

La voie de l'intuition

La voie de l'Amour

Puis, laissant tomber leur cape noire, symbole de la tombe, ils apparaissent lumineusement blancs. Âmes immaculées, lentement ils se mettent à tourner, la main droite levée vers le ciel pour accueillir la Grâce, la main gauche tournée vers la terre pour transmettre cette Grâce au monde.

### **Konya... ville des saints** (d'après Eve de Vitray-Meyerovitch)

Sanctifiée par la présence de Rûmi, centre de pèlerinage dont le prodigieux rayonnement demeure, Konya est l'un de ces hauts lieux qui semblent voués depuis la nuit des temps à un extraordinaire destin.

Konya fut, selon les Phrygiens, la première ville émergée du déluge. Habitée dès le VI<sup>e</sup> millénaire avant notre ère, elle était voisine de la communauté urbaine la plus ancienne que l'on connaisse, Çatal-Hüyük, qui jouissait il y a 9000 ans d'une culture fort avancée, au sein de laquelle se trouve déjà le grand mythe anatolien de la Déesse Mère, qui sera adorée plus tard sous les noms d'Artémis, Cybèle et Diane. Cité importante du mystérieux Empire hittite, qui commence à peine à nous révéler ses secrets, elle vit le mariage d'une fille de Ramsès II.

Capitale d'une province romaine, ce fut l'Iconium de Saint-Paul. Avec Paul, l'apôtre Barnabé et le disciple Timothée (ce dernier en était originaire) ils y répandirent l'Évangile. Paul devait rencontrer par hasard et un peu plus loin, l'apôtre Luc. Cette région vit naître les premières communautés chrétiennes et siéger les premiers conciles. Voisine et rivale de Byzance, elle fut traversée par les croisés. Elle devint enfin la capitale de l'Empire seldjukide de Roum, l'Anatolie.

Creuset de civilisations – onze d'entre elles se sont succédées sur son sol – route des armées, carrefour entre l'orient et l'occident, le monde grec et l'Asie, terre des archétypes et aussi des philosophes, des savants et des saints, l'Anatolie a joué dans l'histoire un rôle considérable. La haute figure de Rûmi, à qui elle a servi d'éponyme, est comme le vivant symbole incarnant ces valeurs, non pas de syncrétisme mais de synthèse, lui qui se fit toujours l'apôtre de l'œcuménisme le plus total, dans le respect fraternel de l'autre.

Que son message se situe à une époque de tourments et dans une partie du monde ravagée par des combats, en accroît encore la portée : s'élevant au-dessus des querelles, il en démontre la vanité.

Depuis Constantin, l'Empire s'était scindé en deux. En transplantant l'empire de Rome à Byzance écrit Lamartine dans son " Histoire de la Turquie " Constantin n'avait pas seulement changé de religion et de capitale...

Les empereurs et les Romains d'orient n'avaient gardés des romains de l'Italie que l'orgueil et le despotisme. Les mêmes vices couraient, mais dans un autre sang. Le luxe, la licence des mœurs, la mollesse... avaient, de règne en règne, efféminés les bras et les caractères. Ce gouvernement vénal et faible encourage les invasions.

Les hordes d'Attila, les Bulgares, les Goths, les aventuriers normands, viendront comme les Turcs, jusqu'aux abords de Constantinople. Les Byzantins incendient leurs flottes avec le feu grégeois.

Devant ce qui reste encore debout de l'Empire romain, vont se dresser des peuples jeunes, aux forces neuves. Le jour n'est pas loin où la puissance byzantine va s'effondrer devant ce pouvoir qui monte : celui des Seldjukides, et c'est le royaume de Konya qui deviendra le berceau de la Turquie ottomane.

Cette dynastie remonte elle-même à Seldjuk, qui appartenait à l'une des tribus nomades installées aux frontières de l'Afghanistan. Il se convertit à l'Islam avec son peuple, pénétra en Transoxiane en 689 et islamisa l'Asie centrale. L'un de ses descendants, ALP ARSLAN (1063-1072), reprit aux Fatimides les cités saintes de Médine et de la Mecque, et étendit son royaume entre l'Afghanistan et l'Égypte. En 1067, il vainquit les troupes byzantines et l'année suivante entra à Konya. Son fils MALIK SHAH continua ses conquêtes : Khorassan, Syrie, Perse, Anatolie.

Après la première croisade, Konya devient la capitale de l'Empire Seldjukide et elle le restera jusqu'à la fin de cet Empire.

Lorsque Djalâl-od-Din y arriva, le royaume Seldjukide jouissait d'une grande prospérité ; sa stabilité se fondait sur une armée forte et disciplinée, une administration loyale et efficace, un commerce florissant.

L'agriculture était très développée et les villes provinciales, le long des grandes routes dont les Seldjukides avaient affermi la sécurité, s'enrichissaient. L'avenir se présentait sous de bons auspices pour celui qui devait devenir le plus grand des sultans Seldjukides sous le nom de ALA-OD-DIN KAYKOBAD 1<sup>er</sup> (1219-1236).

C'est lui qui, comme on sait, avait accordé l'hospitalité au père de Rûmi et à sa famille. C'était un homme pieux, avisé et sage. Ses armées se couvrirent de gloire et Konya connut alors un éclat sans pareil. Lorsqu'il mourut, en 1236, il laissait à son fils un empire comprenant presque toute l'Asie mineure. Cependant, quelques années plus tard, en 1243, les Mongols qui, en 1220, avaient détruits la ville natale de Rûmi, Balkh, remportèrent sur les Seldjukides, à Kozadrag, une victoire qui changea de façon irréversible toute la suite des événements dans cette partie du monde. Les Seldjukides devenaient les vassaux des Mongols.

L'histoire ne fut plus faite, dès lors, que de luttes et d'intrigues continuelles. Le ministre Mu'in-ed-Din Pervané régnait en fait. Il gouverna d'ailleurs avec sagesse et habileté, s'entourant de savants et d'artistes. Il était en relation très étroite avec Rûmi, et " Le livre du Dedans " fait état de nombreux entretiens qu'ils eurent ensemble. Plusieurs lettres du Maître lui sont adressées, lui prodiguant de sages conseils.

En 1276-77, donc trois ans après la mort de Rûmi, le sultan d'Égypte envahit l'Asie mineure, et les troupes seldjukides et mongoles subirent une terrible défaite. Bien que les Égyptiens se furent retirés, le vizir Mu'in-ed-Din, accusé par les mongols d'avoir comploté entre eux, fut condamné à mort et exécuté le 2 août 1277. Les chroniqueurs occidentaux disent qu'on " le fist trancher par mi ".

Ainsi prit fin la splendeur seldjukide, qui s'éteignit presque en même temps que disparaissait de ce monde le Maître à qui, seul désormais, Konya empruntera son rayonnement : en 1308, en effet le dernier sultan seldjukide était mis à mort par les mongols, cependant qu'Osman, à

qui un quart de siècle auparavant, avait été conféré par le sultan seldjukide le titre de protecteur de la frontière, allait devenir le fondateur de la dynastie ottomane.

A l'époque où y vécut Rûmi, Konya était célèbre pour sa beauté. Les croisés de Barberousse la décrivaient comme étant de la grandeur de Cologne, avec des murs et une citadelle. Rûmi lui-même la dépeint en ces termes : " A Konya, les chefs, dignitaires et notables ont des milliers de maisons, de châteaux et de palais ; les maisons des marchands et des *ikdish* (bourgeois) sont plus magnifiques que celles des artisans, les palais des émirs sont plus magnifiques que ceux des marchands, les dômes et les palais des sultans sont plus magnifiques que tous les autres ".

Les sultans Seldjukides étaient en général des mécènes qui menaient une existence au luxe raffiné. Dans l'ensemble musulmans fervents, ils firent construire de splendides mosquées et de nombreuses écoles de théologie. Grâce à l'influence de Rûmi et de sa confrérie, Konya fut un centre d'intense ferveur religieuse et l'est restée. Il y régnait une admirable tolérance, à telle enseigne qu'au XIIe siècle, un chrétien Théodore Balsamon, affirmait qu'il valait mieux se soumettre aux Turcs qui respectaient les âmes des hommes, qu'aux Francs qui les menaçaient. On ne saurait trop insister sur les relations amicales que le Maître entretenait avec les chrétiens de Konya. C'est ainsi qu'Aflâki, l'hagiographe des derviches de Konya, rapporte qu'il y avait dans le couvent dit de Platon, un sage moine très érudit et très sage. Il racontait que Rûmi avait fait une retraite de quarante jours dans le monastère. Il lui avait alors demandé en quoi l'islam était supérieur au christianisme, puisque les deux religions prévoyaient le feu de l'enfer pour les pêcheurs. Le Maître, entrant dans son four de boulanger, saisit le vêtement de soie du moine et, l'enveloppant dans son propre manteau, les jeta dans le feu. Au bout d'un moment, on ressortit les deux manteaux : celui du moine était entièrement brûlé, celui de Rûmi était seulement propre et nettoyé.

Ce couvent était lui-même l'objet d'un pèlerinage, de la part des chrétiens comme des musulmans. D'autre part, l'église de Saint-Amphilochius à Konya, transformée par les Turcs en mosquée, était vénérée par les fidèles des deux traditions jusqu'au Xve siècle, car " le divin Platon " était sensé y être enterré. Bien plus, on raconte une curieuse légende au sujet d'une tombe voisine de celle de Mawlânâ dans le tekké de Konya : ce serait celle d'un chrétien qui avait été lié avec Djalâl-od-Din d'une si étroite amitié que ce dernier avait exigé qu'ils reposent côte à côte. Une version arménienne déclare qu'il s'agissait d'un évêque du nom d'Eusébius. Une version grecque affirme que c'était l'abbé du monastère dont nous venons de parler. Les Derviches mawlawis eux-mêmes disent que c'est la tombe d'un moine chrétien converti par Djalâl-od-Din. Peut-être ne serait-ce qu'un cénotaphe élevé à la mémoire d'un ami. Quoi qu'il en soit, et c'est ce qui importe en définitive, il existait entre chrétiens et musulmans à Konya, une parfaite fraternité.

Les sultans seldjukides épousèrent souvent des chrétiennes laissées libres – c'est une prescription formelle de l'Islam – de pratiquer leur religion. Rûmi put donc vivre dans un climat qui correspondait à sa propre façon de voir et qu'il contribua à amplifier. Le voyageur qui vient aujourd'hui se recueillir auprès de sa tombe ne peut manquer d'être sensible à l'irénisme que l'on trouve à tout instant : il semble que les gens et les choses reflètent la douceur de celui qui les marqua de son empreinte.

Certains des monuments que connut Rûmi demeurent encore. S'il ne subsiste qu'un mur du fameux palais des sultans, achevé du temps de Rûmi par Ala-od-Din Kaykobâd et qui serait, dit-on, le palais des " Mille et Une nuits ", la belle mosquée qui porte son nom et qui se trouvait à l'intérieur de la ville, close de murailles, est intacte. C'est Rûmi qui y prêcha lors de son intronisation.

L'admirable collège de Karatay présente pour nous un intérêt particulier : Rûmi y vint sans nul doute méditer et s'y livrer à l'observation du firmament, lui qui faisait si souvent allusion aux constellations. Un bassin, situé sous l'ouverture pratiquée au centre de la voûte, permettait, en effet, de se livrer à des études astronomiques. Un dispositif en forme de clef de sol assurait l'écoulement de l'eau, de manière que la surface fût toujours plane et puisse réfléchir comme un miroir, le ciel étoilé. De précieux astrolabes sont encore conservés là ; à diverses

reprises, l'homme leur est comparé par Rûmi ; ainsi que dans le " Mathnawi ". " Adam est l'astrolabe des attributs de la Sublimité divine : la nature d'Adam est le théâtre des révélations de Dieu. Tout ce qui apparaît en lui (l'homme) est Son reflet, à l'instar de la lune qui se reflète dans l'eau de la rivière. Les figures représentées sur la tablette de cet astrolabe s'y trouvent afin de manifester les attributs éternels ".

Mais le cœur de Konya c'est, bien entendu, le mausolée de Mawlânâ Djalâl-od-Din Rûmi. Sous sa coupole, le " dôme vert " de forme conique, recouvert de tuiles émaillées, " haute turquoise découpée sur l'azur " comme l'appelle Maurice Barrès, qui semble éclairer toute la cité de son doux éclat, reposent les corps du Maître de Konya et de sa famille. Sur son tombeau est posée une somptueuse couverture, dont les broderies d'or retracent les versets du Qor'ân. Il est placé sur une estrade qu'entoure une balustrade d'argent massif. A son chevet, deux marches en argent que baisent les fidèles. Auprès de lui, son fils sultan Walad. A sa gauche, son père Bahâ-od-Din Walad dont le cercueil est debout. C'est ainsi, dit la tradition, qu'il mourut, s'étant levé pendant son agonie, par respect pour le Prophète venu l'assister dans ses derniers instants. Plus bas, d'autres tombes de descendants. Du plafond aux prodigieuses sculptures, pendent des lampes qui luisent dans la pénombre. D'admirables manuscrits du Mathnawi et du Qor'ân richement enluminés, des vêtements ayant appartenu à Mawlânâ et à Shams de Tabriz, des instruments de musique, de précieux tapis d'Anatolie datant du XIIIe siècle. Une paix extraordinaire règne en ce lieu.

De chaque côtés de la cour quadrangulaire, des rangées de cellules coiffées chacune d'une petite coupole et où habitaient les derviches, rappelant que ce fût là un " monastère " (Dergah) jusqu'à ce que Mustapha Kemal, ayant supprimé en 1925 toutes les confréries, il soit transformé en musée. A droite, se trouvent le réfectoire et la salle commune. A côté, la salle du " samâ " où l'on dansait deux fois par mois après la prière du vendredi, ainsi qu'une bibliothèque. L'édifice remonte, pour les plans, à l'époque de la fondation de l'ordre, mais il a subi des restaurations successives. Sur le fronton de l'entrée, on peut lire le vers du Maître : " Viens, qui que tu sois, croyant ou incroyant, viens ; c'est ici la demeure de l'espoir ".

### **Konya sauvée par Rûmi**

Quand l'armée de Baïdjû investit la ville de Konya et s'occupa d'en faire le siège, toutes les créatures désespérant de la vie, se demandaient les unes aux autres des linceuls. Ils vinrent trouver le Maître et poussèrent des gémissements en réclamant son secours. Cependant, notre Maître... monta sur une colline qui est derrière la place publique de Konya ; il s'y occupa à la prière de l'aurore. On dit que la tente de Baïdjû avait été dressée sous cette colline... Ils virent qu'un personnage vêtu de bleu et coiffé d'un turban couleur de fumée, monté sur cette colline, y accomplissait la prière avec une tranquillité parfaite, tandis que le monde était bouleversé. A cette époque là, l'armée mongole ignorait les lumières de l'islamisme et la sécurité de la foi ; et même dans bien des villes musulmanes, elles avaient démolé les collèges, les mosquées et les minarets.

D'un commun accord, les Mongols se dirigèrent vers notre Maître pour le couvrir d'une pluie de flèches, mais leurs mains à tous se trouvèrent liées ; malgré leurs efforts, ils ne purent bander leurs arcs. Sautant à cheval, ils se précipitèrent au haut de la colline en excitant leurs montures ; aucun cheval ne mit un pied devant l'autre. Pendant ce temps, les habitants de la ville contemplaient, du haut des tours, cet effet de la Toute-Puissance et envoyaient leurs exclamations d'Allahu akbaï (Dieu est plus grand !) et leurs cris. Quand on alla rapporter à Baïdjû le récit de cette aventure, il se leva, sorti par la porte de la tente, demanda un arc et des flèches et fit voler d'un trait dans la direction du Maître ; mais la flèche, revenant sur elle-même, retomba au milieu de l'armée. Jusqu'à trois fois, monté à cheval, il lança sa monture en avant ; mais il s'aperçut qu'elle ne bougeait pas. Plein de colère et de fureur, il mit pied à terre et marcha devant lui ; mais ses pieds, liés par un effet de la Toute-Puissance du Créateur, ne purent se mouvoir... Lorsque Baïdjû vit cette grandeur et ce miracle, il dit : " A partir de ce jour, qu'il n'y ait plus ni guerre ni combat ". L'armée mongole, levant le siège de la ville, alla camper dans la campagne de Filoubad... Baïdjû pardonna à la ville et demanda aux grands de la cité : " Quel homme est-ce et d'où est-il ? " On lui raconta l'histoire de Bahâ-od-Din Walad et de sa sortie de Balkh depuis le commencement jusqu'à la fin. Mon père, raconte

sultan Walad, disait continuellement : " Dorénavant, donnez à Konya le surnom de **Ville des Saints**, car tout enfant qui y naîtra à l'existence sera un saint. Tant que le corps beni de Bahâ-od-Din Walad et sa descendance seront dans cette ville, celle-ci sera à l'abri du sabre ; son ennemi n'arrivera pas à ses fins et finalement, périra. Elle sera en sécurité contre les malheurs de la fin des temps. Si même une partie en est ruinée et effacée et que son importance diminue, néanmoins elle ne sera pas démolie en totalité ; car si elle était ruinée, notre trésor y resterait enfui ". Ceci se passait en 654 (1256) : Baïdjû se contenta donc de faire démanteler les murailles de Konya, sauf celles de la citadelle, parce que celles-ci renfermaient les tombeaux des anciens sultans.

Note : Rûmi, né en 1204 en Turkestan et mort en 1273 à Qouyal (Konya) en Turquie. Il composa des opéras, fonda l'ordre des derviches tourneurs, écrivit traités et poèmes ; l'un des plus grands mystiques du soufisme médiéval. Il a laissé une œuvre immense, " véritable somme de mystique " qui a toujours été méditée au cours des siècles et qui a profondément inspiré Mohammed Jqbal (1873 – 1938), le poète national et le chef spirituel du Pakistan moderne.

### Un poème de Rûmi : **Toi et Moi**

Heureux le moment où nous sommes assis, toi et moi.  
Différents de forme et de visage,  
mais n'ayant qu'une seule âme toi et moi.  
Les couleurs du bosquet  
et les chants des oiseaux nous conféreront l'immortalité,  
Au moment où nous entrerons dans le jardin, toi et moi.  
Les étoiles du ciel viendront nous regarder,  
Nous leur montrerons la lune et sa lumière, toi et moi.  
Toi et moi, libérés de nous-même, serons unis dans l'extase,  
Joyeux et sans veines paroles, toi et moi.  
Les oiseaux du ciel au brillant plumage auront le cœur dévoré d'envie  
Dans ce lieu où nous rirons si gaiement, toi et moi.  
Mais la grande merveille  
c'est que toi et moi, blottis dans le même nid  
Nous nous trouvons en ce moment  
l'un en Jrak et l'autre en Korassan, toi et moi.

Jalal-od-Din Rûmi